

Participation, don, démocratie, réseau, territoire : tout se tient
Michel Bass, Médecin et anthropologue, 2 avril, séminaire des UPP d'Annecy.

Nos sociétés reposant massivement sur l'Etat et le Marché, mais une bonne part, peut-être la plus importante symboliquement, repose sur autre chose. Car qu'est-ce qui vous pousse à « gâcher » votre week end pour venir m'écouter, discuter, échanger? Ce n'est sans doute pas parce que la loi vous y oblige. Ce n'est sans doute pas non plus parce que vous allez faire un bénéfice financier substantiel.

Une part importante de nos relations passe par autre chose que le marché et l'état, cette part n'a pas de prix et fabrique pourtant les liens de la société. Liens, c'est-à-dire ce qui relie, la force qui nous tient les uns avec les autres, qui empêche la dislocation, la violence générale. Ce n'est pas vrai que l'homme est un loup pour l'homme. Bien au contraire, la dimension essentielle de la vie en société, c'est justement un mode de relation où le respect et la bienveillance sont centraux, et non pas le seul intérêt individuel et cupide. Bien que notre société favorise de tels comportements d'intérêt individuels, cupides, irrespectueux, et pour finir violents, nous nous comportons en général autrement. Nous tenons compte de l'autre, nous sommes dans une relation dans laquelle nous ne cherchons pas à avoir le dessus.

Imaginez les alcooliques anonymes. Sur quoi repose leur efficacité en matière de soins des alcoolodépendants ? Ce sont des associations de bénévoles, de personnes toutes concernées par la même problématique. Une personne est accueillie gratuitement, sans restriction autre que son engagement personnel à arrêter de boire. Il s'engage aussi, une fois aidé dans sa démarche, à aider d'autres personnes. Dit autrement, la personne qui a été aidée est en DETTE vis-à-vis des autres, vis-à-vis de l'association. C'est en ayant reçu de la part des autres qu'elle se sent redevable envers d'autres. Et qu'elle va se sentir obligée d'aider les autres à son tour. Le réseau des Alcooliques Anonymes ne tient que grâce à cette circulation perpétuelle de la dette, permettant d'accueillir toujours de nouvelles personnes. Un seul accroc à cette circulation de la dette et le système s'effondrerait.

Comment fonctionne alors le don, la dette, le sentiment d'être redevable ? Pour l'anthropologue français Marcel MAUSS, le don comme liant repose sur la triple obligation de donner, recevoir et rendre.

Il est évident que l'on ne peut donner si quelqu'un ne reçoit pas. Mais recevoir n'est pas évident : cela crée le sentiment de dette : « non il ne fallait pas, mais c'est trop, à charge de revanche, la prochaine fois c'est mon tour », autant d'expressions courantes qui manifestent ce sentiment de reconnaissance. L'obligation de recevoir ne pose donc pas de problème de compréhension. Elle est la conséquence du don reçu.

Mais pourquoi faudrait-il donner ? Parce qu'on a tous déjà reçu, depuis l'origine de notre vie ! Nous avons reçu en premier lieu la vie, en étant conçus et en étant nés. Nos parents nous ont donné la vie. C'est grâce à la générosité et la disponibilité sans faille (en général) de nos parents que nous avons – chacun – pu survivre à cette période d'intense dépendance de la petite enfance. Nous donnerons vie à notre tour. Dans un cycle sans fin. En théorie.

Autrement dit, quand on donne, c'est qu'on rend, en fait. Rendre, c'est donner à nouveau. Et le cycle est infini. Donner – recevoir – donner à nouveau, etc.

Beaucoup de nos relations reposent donc sur cette obligation du don. Votre travail, le fait de travailler ensemble dans des UPP, le fait de vous réunir, de faire réseau, tout cela relève d'autre chose que du marché et de l'Etat. Cela relève d'une démarche non pensée qui vous fait désirer, nécessiter les liens. Le marché où tout s'achète ne répond que mal et incomplètement à cette nécessité des liens sociaux.

Mais de cette triple obligation, de cette constitution du lien, découlent beaucoup de choses dans nos vies et nos engagements.

Je me souviens d'un travail avec la PMI des Ardennes. Dans ce département à l'époque, il y avait trois lieux d'accueil parents enfants. Un seul fonctionnait, les 2 autres étant délaissés. Ce qui les différençait ? Dans celui qui marchait, les parents n'étaient pas observés. Leur parole, leurs comportements n'étaient pas des objets d'étude accaparés par des professionnels. Les parents se sentaient en confiance grâce à cela. Ils étaient dans un lien de proximité avec les professionnels qui pour leur part évitaient de se poser en « offreur de services », mais bien plutôt en ressource pour les parents. Ressource, c'est ce qui constitue précisément une réponse aux besoins des parents, mais que les parents organisent et utilisent à leur convenance. Au contraire, un service offert, c'est un don reçu sans espoir de retour. On ne peut pas (ou c'est très difficile de) rendre dans une relation de service.

Ressource que chacun peut mobiliser pour répondre à ses propres besoins. Dans une relation dont chacun reste à peu près maître. Cela fait réseau et territoire : c'est mon réseau, ces personnes que je peux mobiliser soit à tout moment (AA, parents) soit en cas de besoins (services), et ces personnes ou ces services que je connais, que j'utilise forment mon propre territoire. Ce territoire est rempli de relations de réciprocité. S'ils sont dans mon réseau, je suis dans le réseau d'autres.

Mais aussi, cette réciprocité a des effets cliniques si nous y sommes attentifs, et acceptons de perdre notre position dominante de soignant par exemple. J'ai écrit un chapitre dans un livre collectif (la vieillesse, un autre regard pour une autre relation, ERES 2018 : l'aliénation par le don) dans lequel je relate l'histoire d'un de mes patients, psychotique depuis l'âge de 18 ans (il en avait 75 à l'âge où je l'ai connu). Cet homme, M. CURT, était violent, intenable, voleur, sale... Plus il était intenable, et plus on le punissait (interdiction de fumer, de sortir de sa chambre, de regarder la TV, etc.). Et bien sûr plus on le punissait et plus il était odieux. Alors que j'essayais de faire changer le regard de l'équipe sur ce monsieur, et sur leur propre fonctionnement, M. CURT est venu me voir dans mon bureau, de lui-même. Il m'apportait des gâteaux ! Après cet événement, qui s'est répété souvent, M. CURT a changé. Tout le monde s'en est aperçu. Au point de pouvoir diminuer radicalement son traitement psychotrope qu'il prenait depuis des décennies. En acceptant son cadeau, j'inversais un mode de relation bien établi : j'étais l'offreur de soins, et il en était le bénéficiaire, donc en dette perpétuelle, et donc dans quelque chose d'insupportable. Jamais rien venant de lui n'était accepté par quiconque. Sauf par moi. Transformant ce patient, de bénéficiaire de mes soins, en une personne partie prenante, et pour finir en une personne capable de contribuer dorénavant à un fonctionnement apaisé du service.

Participation, don, démocratie, réseau, territoire : tout se tient

C'est comme cela que la philosophe Joëlle ZASK¹ définit la participation : bénéficier, prendre part et contribuer. Sans cette contribution, c'est-à-dire sans la possibilité de donner à son tour, de rendre, pas de participation. Pour Joëlle ZASK, « une participation bornée à ce que les participants

¹ Joëlle ZASK, participer, essai sur les formes démocratiques de la participation, Le bord de l'eau, 2011, p. 9-11.

s'engagent dans une entreprise dont la forme et la nature n'ont pas été préalablement définies par eux-mêmes ne peut qu'être une forme illusoire de participation (...) ». Avoir à « s'exprimer sur des questions que nous n'avons pas choisies et qui parfois n'ont aucun sens pour nous (...), c'est ainsi que fonctionne notre société, mais ce n'est pas ainsi que [devrait] en principe fonctionner la citoyenneté dans une démocratie libérale ».

« C'est en raison du fait que participer au gouvernement – de même qu'avoir une voix au chapitre au sujet des affaires qui nous concernent, prendre part aux décisions dont les conséquences nous affectent, se 'diriger sans maître', s'associer librement pour toute entreprise imaginable, en privé ou en public – sont les conditions incontournables auxquelles les associations que nous formons sont favorables à notre individuation ».

N'est-ce pas ce que vous faites dans les UPP ?

Nous voyons donc associés les mots réseau, participation, contribution, recherche en commun, triple obligation du don, territoires.

Cela fait sens dans nos actions de comprendre comment et pourquoi elles ont du sens, une dimension réellement anthropologique.

Michel Bass est anthropologue, médecin en santé communautaire. Il est l'auteur de l'ouvrage « l'anti-manuel de management dans les EPHAD ».